

— Parce que le peuple est ingrat et oublieux.

— C'est bien vrai ! dit Réveillon frappé de cette vérité comme si elle était nouvelle.

— Parce que, continua Auger, le peuple brisé, le lendemain, les idoles qu'il s'était élevées la veille, et que la popularité est, à mon avis, un des plus rapides chemins que l'on puisse choisir pour aller à la ruine ou à la mort.

— Ah ! ah ! fit Réveillon, voyons, expliquez-vous. . . . Cela s'applique à quelqu'un ou à quelque chose, et n'est point une théorie générale.

— Justement ! s'écria Auger. Un exemple : voyez monsieur Santerre !

— Eh bien ? . . .

— Qu'a-t-il fait, cet hiver, en voyant le froid et la famine faire rage ? Eh bien, il a augmenté le salaire de ses ouvriers.

— Eh ! mais, Santerre en a vingt-cinq ou trente tout au plus, et moi j'en ai huit cents.

— Il en eût eu huit cents, qu'il l'eût augmenté de même. Monsieur Santerre, je suis fâché pour lui d'être obligé de le dire, monsieur Santerre sacrifie à la popularité, ce qui, je crois, n'est pas dans vos intentions, à vous, monsieur Réveillon.

— Non, certes ! Santerre s'est mis contre la cour et les ministres.

— Tandis que vous êtes pour eux ?

— Tandis que je suis et serai toujours pour eux, appuya Réveillon.

— Aussi monsieur Santerre aurait-il des voix. . . . oui, si la populace votait. Tandis que vous, qui avez fait tout l'opposé de monsieur Santerre, qui avez diminué la paie de vos ouvriers, qui avez l'intention de la diminuer encore. . . .

— Oui, certainement. Un ouvrier peut vivre et doit vivre avec quinze sous par jour.

— Tandis que vous, en récompense de ce que vous avez fait, vous aurez les voix de tous les électeurs de votre classe.

— Pardieu ! s'écria Réveillon, je l'espère bien ! Cependant je n'ai point refusé l'augmentation pour flatter mon parti ; je l'ai refusée parce que, conséquemment à mes théories de tout à l'heure, le peuple n'a pas besoin d'être élevé trop tôt au-dessus de lui-même, et que l'argent est un levier puissant pour la paresse et la démoralisation.

— Très bien ! très bien ! s'écria Auger, voilà

une brave profession de foi, et qui vous donnera des voix !

Réveillon, enchanté, serra la main de son caissier, se promettant d'augmenter les gages d'un homme qui comprenait si bien que l'on n'a pas besoin d'augmenter les gages des autres.

L'élection se fit ; elle donna dans toute la France une vie inconnue à cet élément inerte jusque-là que l'on appelait le peuple ; mais, comme toutes les choses qui sont dans les desseins de Dieu, elle trompa les calculs des hommes.

Et cependant, à Paris, on avait pris de grandes précautions.

Un règlement spécial appelait aux élections primaires, non pas même tous les imposés, mais ceux-là seulement qui payaient six livres d'impôts.

Les rues furent encombrées de patrouilles, les centres d'élections entourés de soldats.

On chargea les fusils devant les électeurs écrivant les votes ; ce qui donna aux électeurs une fermeté qui ressemblait à de l'entêtement.

Sur soixante districts, trois seulement renommèrent les présidents désignés par le roi.

Tous les autres furent remplacés.

Encore, les trois présidents maintenus furent-ils sommés de déclarer qu'ils présideraient comme élus du peuple, et non comme représentants de la royauté.

Les campagnes aussi firent de leur mieux : on avait compté sur elles comme élément aristocratique ; elles nommèrent deux cents et quelques pauvres curés, ennemis naturels du haut clergé.

Auger chauffa, comme on dit aujourd'hui, l'élection de Réveillon par tous les moyens qui peuvent développer le calorique de l'opinion.

Seulement, pour faire élire Réveillon par son parti, Auger avait été obligé de rapporter les paroles prononcées par le fabricant de papiers peints, à savoir que le peuple ne devait pas être tiré trop tôt de son intelligence, et que quinze sous par jour suffisaient à un ouvrier pour vivre.

Le parti de Réveillon fut enchanté de trouver cette énergie dans un homme qui répudiait les moyens vulgaires de popularité, moyens que sa fortune lui eût rendus plus faciles qu'à tout autre ; dans un homme qui, sorti du peuple, était le premier à renier le peuple.

Réveillon fut nommé électeur.

LIV.

RÉVEILLON EST INGRAT.

Réveillon était donc parvenu au comble de la joie et de la prospérité.

Et ce succès, il le devait en partie au secret concours d'Auger.

Mais il arriva à Réveillon ce qui arrive à tous les hommes qui montent trop haut. De ce faite d'honneur, il ne vit plus celui qui l'avait puissamment aidé à l'atteindre.

Auger avait rendu ses services, Réveillon oublia de les lui payer. Non-seulement il ne parla point de se l'associer pour une part quelconque dans son commerce, mais Auger s'étant avisé de lui en faire la demande positive, alléguant que, depuis longtemps déjà, il avait placé dans la maison quelques capitaux provenant de ses économies, environ trente mille livres, Réveillon refusa net. Il se borna à lui offrir une augmentation de salaire, et répondit que les fonds versés par lui étaient à sa disposition. Quant à une association, il n'y fallait songer dans aucune mesure.

On comprend, en effet, que l'élévation même de Réveillon au titre d'électeur, élévation à laquelle Auger avait cependant contribué, ne faisait qu'ajouter une question d'orgueil à toutes les difficultés d'une pareille association. Réveillon l'électeur pouvait d'autant moins prendre son caissier pour associé.

C'est ce qu'Auger n'avait pas eu l'intelligence de comprendre d'avance. Aussi fut-il profondément blessé de ce refus, qu'il regarda comme un acte de noire ingratitude.

Il résolut de s'en venger.

Les événements ne pouvaient manquer de lui en fournir tôt ou tard l'occasion.

Tout le monde sait quelle fièvre turbulente agita la France au moment de ces élections ; le bruit ou plutôt la secousse en fut ressentie jusqu'aux extrémités de l'Europe, et pourtant, au centre de la France, il y eut des gens que cette secousse ne réveilla pas.

Dans ses excursions nocturnes, et pour mieux servir l'ambition électorale de Réveillon, Auger s'était lié avec les hommes influents des divers partis et notamment avec Marat. Il lui avait demandé conseil.

Marat donna la consultation en conscience. Consultation étrange :

— Ce Réveillon, dit-il, est un aristocrate pire

que ceux de la noblesse ; il n'a pas les vices des nobles, qui faisaient vivre le peuple, et il a les vertus de sa classe, c'est-à-dire la lésinerie, la surveillance, la défiance, barrières que le tiers-Etat sait jeter entre lui et la démocratie. Selon moi, l'ennemi du peuple aujourd'hui, c'est le Réveillon. Le Réveillon aidera le peuple à saper les trônes, à briser les armoiries, à brûler les parchemins ; plus grand que le peuple, c'est lui qui montera sur les escabeaux pour gratter les fleurs de lys, et écraser les perles des couronnes ; mais quand il aura détruit, il réédifiera : les blasons du noble, ôtés au noble, il se les appliquera ; il se fera des armoiries avec les enseignes de ses boutiques ; le lion rouge deviendra de gueule ! la croix blanche sera la croix d'argent ! A la place de l'aristocratie, de la noblesse et de la royauté, poussera le Réveillon ; le Réveillon se fera aristocrate, le Réveillon se fera noble, le Réveillon se fera roi !

— Mais que faire, alors ? demanda Auger.

— C'est bien simple : détruire ce germe qui sera le Réveillon.

— Mais, dit Auger, ce n'est pas chose facile. Il y a en France cinq millions d'électeurs, tous hommes faits ou jeunes gens ; ils ont dans leur famille autant de jeunes louveteaux tout prêts à passer loups. A qui faut-il confier le soin de les détruire ?

— Au peuple ! dit Marat ; au peuple, qui est assez fort pour tout broyer, soit qu'il y mette le temps, soit qu'il se lève d'un seul bond ; au peuple, qui peut être patient parce qu'il est éternel, et qui est invincible, dès qu'il ne veut plus être patient !

— Diable ! diable ! dit Auger. Savez-vous comment cela s'appelle, ce que vous proposez là ?

— Cela s'appelle la guerre civile.

— Et le lieutenant de police ? et le chevalier du guet ?

— Bon ! dit Marat, croyez-vous donc qu'il soit nécessaire d'aller crier dans les rues : « A bas les Réveillons ! » Ce serait sot et inutile ; le premier Réveillon que vous rencontreriez vous arrêterait. Fort, plus fort est celui qui vit dans un souterrain, et qui lance de là des paraboles comme les anciens prophètes.

— Dans un souterrain ! fit Auger surpris. Est-ce qu'il y a encore des souterrains ?

— Parbleu ! répliqua Marat.

— Où cela ?

— Partout ! Moi, par exemple, je vis dans un

souterrain ; mais vous n'oseriez pas, vous autres. Moi, je suis un homme de travail et d'imagination ; je me passe du soleil, moi, parce qu'il y a une flamme dans ma tête ; celle de ma lampe suffit alors à mes yeux. J'aime la solitude parce qu'elle ne ment pas et qu'on y travaille ; je hais la société parce que tous les hommes y sont laids et bêtes !

Auger regarda son ami et s'étonna de l'entendre parler avec cet aplomb.

Marat continua :

— Les clubs où l'on s'enferme, où l'on conspire à huis clos, — souterrains ! Les pamphlets anonymes qu'on répand sur la France ébahie, — souterrains ! Les paroles vagues qu'on lance adroitement au fond des foules, et que tout le monde répète sans savoir qui les a prononcées, — souterrains ! Vous voyez donc, mon cher confrère, que tout le monde peut avoir son souterrain comme moi pour élaborer à l'aise l'œuvre commune. Mais à cette œuvre, c'est moi qui vous le dis, fou qui ne s'attèle pas de toutes ses forces ! fou qui ne court pas en avant du char ! Celui-là sera broyé sous les roues en voulant faire reculer la machine.

— De sorte que, pour conclure ?... fit Auger.

— Vous en voulez à Réveillon ?

— Oui.

— Et vous voulez vous venger de lui ?

— Parbleu !

— Eh bien, pour conclure, perdez Réveillon dans le peuple, et vous verrez !

Auger n'avait pas calculé toute la puissance du mot que lui avait jeté comme par hasard cet infernal génie du mal.

En y réfléchissant, Auger s'épouvanta de la lumière que ce mot laissait sur sa route tortueuse.

Perdre Réveillon dans le peuple, à quoi cela conduisait-il Auger, et surtout Réveillon ?

Alors il se pencha sur l'abîme, et entrevit au fond cette mine sombre que pratiquait sous la société la sape des passions humaines ; il se dit que, du moment où la mine jouerait, par une loi naturelle, ce qui se trouvait en haut s'abaîsserait, et ce qui se trouvait en bas s'éleverait.

A partir de ce jour, que fit Auger ?

Rien, et ce fut là toute sa vengeance. Il s'abstint d'attaquer Réveillon, mais il se crut parfaitement dispensé de le défendre. L'inaction lui suffisait en effet pour punir celui qu'il traitait d'ingrat.

Dans le faubourg, officine toujours ouverte aux beaux diseurs, fournaise toujours brûlante pour chauffer les creusets démagogiques, dans le faubourg on entendit bientôt répéter que Réveillon était un mauvais riche ; que, dans son élection, la tête lui avait tourné, et qu'il aspirait aux honneurs.

On répéta surtout avec une haine profonde, ces deux axiomes, — lesquels n'étaient pas plus les siens alors que ceux de son parti tout entier.

« Il faut garder le peuple inintelligent ; » et « Un homme peut vivre avec quinze sous par jour. »

Ces propos échappés à Réveillon, l'indignation populaire les accueillit avec frénésie, et les rangea au catalogue des vengeances avec le mot d'un autre aristocrate qui avait été plus célèbre et qui fut plus malheureux que Réveillon. Ce mot était celui de Foulon : « Je ferai manger aux Parisiens le foin de la plaine Saint-Denis. »

Ces mots-là, le jour où ils éclatent, font mourir les imprudents qui les ont prononcés ou les malheureux auxquels on les attribue.

Réveillon, cependant, calme au milieu de ces orages, ne s'enivrait que de sa gloire, et s'étourdissait comme font les papillons au tambour de leurs ailes.

Il ne remarquait pas ce que tout le monde avait remarqué autour de lui :

Que ses ouvriers, tout en touchant le salaire accoutumé, lançaient au caissier un regard farouche :

Que, parmi ces gens, qui, en général, recevaient deux livres par jour, quelques-uns, fanatiques de l'opinion, et incapables de garder en eux l'ivresse de la colère, faisaient deux parts de ces quarante sous, et disaient :

— Qu'est-ce que M. Réveillon veut donc faire de nous ? est-ce qu'il nous engraisse ? Nous n'avons besoin que de quinze sous, dit-il ; c'est vingt-cinq sous de trop !

Et, là-dessus, les yeux flamboyaient et les dents blanches se montraient sous les lèvres pâles.

Auger n'avait, pour faire tomber toute cette rage, qu'à souffler dessus un mot de démenti ; il n'avait qu'à nier que Réveillon eût jamais tenu ce propos, et il eût ramené tous les esprits au fabricant : le peuple de Paris est emporté, mais, au fond, il a un bon naturel ; il pense vite et oublie vite.

Mais Auger se garda bien de rien dire ; en sorte que, grâce à son silence, les bruits acqui-

rent de la consistance, et que les colères prirent des racines profondes.

— Est-il vrai, demanda-t-on un jour à Auger, que la cour, pour récompenser Réveillon, lui ait envoyé le cordon de Saint-Michel ?

Cette nouvelle absurde, qu'eût refutée un rire de bon aloi, et qu'un seul mot eût démolie, Auger la reçut par un : « Vraiment ? » si admirablement accentué, qu'il fut impossible de deviner si la nouvelle était vraie ou fausse, si Auger la savait ou ne la savait pas.

Alors, ceux qui avaient douté jusque-là ne doutèrent plus.

Et l'on se répéta, en sortant de la caisse d'Auger, que le caissier lui-même avait certifié l'envoi du cordon de Saint-Michel à monsieur Réveillon.

Étaient-ce seulement la haine et la vengeance qui poussaient Auger à observer à l'égard de Réveillon ce système de funeste neutralité ?

C'était un peu cela. Il y a des gens qui ne peuvent pardonner le bien qu'on ne leur fait pas.

Mais la haine et la vengeance n'étaient pas les seuls mobiles d'Auger : il y avait encore l'intérêt.

Auger voulait sauver son épingle du jeu, comme on dit vulgairement, dans cette bagarre qui menaçait d'engloutir le crédit de Réveillon.

Les ambitieux aiment le désordre comme les oiseaux de proie aiment le carnage.

Auger, pressentant que la ruine de Réveillon pouvait résulter de la crise où se trouvait le commerce en général, s'arrangeait de manière à tirer bon parti pour lui d'un désastre qui paraissait inévitable, et auquel, du reste, on ne pouvait l'accuser de contribuer. Rien, selon lui, ne l'obligeait à en conjurer l'imminence. Il prévoyait et laissait faire, voilà tout.

Le sauvetage de ses propres intérêts était donc devenu l'incessante préoccupation d'Auger. Cette préoccupation était fort opportune.

Au moment où les événements que nous allons décrire se préparaient, Réveillon commençait à sentir, sans pouvoir se rendre compte de l'oppression qu'il éprouvait, le poids de tous ces regards envenimés qui pesaient sur lui ; il entendait sans le comprendre le murmure de ces mots, de ces phrases qui grondaient à ses oreilles.

Mais tous ces présages, airs défiants, regards haineux, bruits sinistres, se traduisirent, pour

lui commerçant, par ces mots : le crédit de la maison.

Réveillon appela autour de lui tous ses fonds, comme un général qui pressent une attaque appelle ses soldats et ses conseillers.

Les fonds de Réveillon étaient considérables ; il n'y avait alors d'autres placements solides que l'achat de propriétés ou le roulement des capitaux dans le commerce.

Rentes et actions n'avaient plus aucune valeur depuis que l'Etat était chancelant.

Réveillon ordonna à son caissier de faire le relevé exact de son actif, et lui commanda de tenir disponibles, sans cependant les réaliser en numéraire, tous ses fonds libres.

Réveillon se proposait de faire, un beau matin, argent de tout, et, sans crier gare, de sortir de son commerce en triomphateur, par une porte honorablement mais soudainement ouverte.

Il se représentait la joie de ses enfants alors qu'ils pourraient vivre hors de cette atmosphère déjà viciée, alors que, dans un bien de campagne, ou dans un hôtel des quartiers paisibles, l'électeur Réveillon pourrait faire le bourgeois et le notable, sans rencontrer jamais d'autres visages que ceux de ses amis.

Calcul bien simple ! De même que, — pour continuer la comparaison qui précède, — le général tient à sa portée les troupes dont il aura besoin pour l'action, mais en attendant utilise à couvrir le pays ces mêmes soldats, qu'il aura sous les drapeaux au premier coup de tambour. — de même Réveillon s'était assuré par la réunion de son papier, une réalisation facile en un mois ; ses effets dormaient dans des portefeuilles sûrs, ou dans le sien propre, effets convertissables en argent aussitôt qu'il le voudrait.

Auger comprit cette manœuvre qui, selon le cas, pouvait être fatale à force de prudence même. Il obéit ponctuellement aux instructions de son patron, mais il crut devoir employer le moyen tout contraire pour ce qui concernait les trente mille livres lui appartenant, qu'il avait placées dans la maison, et que Réveillon lui avait dit, d'un ton presque dédaigneux, être toujours à sa disposition.

Ces fonds-là, Auger les réalisa en beaux et bons louis. Il enferma le tout dans sa caisse, mais à titre provisoire, pensant avec raison que les temps n'étaient pas sûrs, et que, dans telle circonstance donnée, l'on peut fuir utilement, non pas avec des effets de commerce dans son

portefeuille, mais avec des écus comptant, ayant cours en France et à l'étranger.

Cela posé, revenons à de plus riens tableaux. Hélas ! ces tableaux passeront vite. L'époque est arrivée des éphémères plaisirs.

LV.

OU RÉTIF DE LA BRETONNE MARCHE DE SURPRISE EN SURPRISE.

Le père Rétif, si peu clairvoyant qu'il fut, avait cependant fini par remarquer que le ménage de sa fille n'était pas précisément un bon ménage.

Auger, questionné, n'avait rien répondu ; pressé de parler, il s'était enfui de la maison, où il ne faisait plus que de rares apparitions, tout occupé qu'il était de ses clubs et de ses mystères.

Les repas, nous l'avons dit, avaient lieu chez Ingénue ; d'abord, ils avaient été d'une mélancolie qui allait jusqu'à la tristesse ; puis, peu à peu, ils s'étaient égayés ; puis, enfin, ils avaient, par les rires joyeux et enfantins de sa fille, rappelé à Rétif ses bons jours de l'année précédente, alors que sa fille était jeune fille et faisait la cour à son père pour lui dissimuler son amoureux.

On se rappelle ce que les deux enfants s'étaient promis :

S'écrire tous les jours, se descendre et se monter leurs lettres à l'aide d'un fil, se dire dans chacune de ses lettres qu'ils s'aimaient et qu'ils s'aimeraient toujours.

C'était le programme arrêté, ce fut le programme suivi, et il suffit à leur bonheur pendant quinze jours.

Mais ce qui devait arriver arriva. Christian devint si suppliant, en demeurant plus respectueux que jamais, qu'Ingénue comprit qu'à un homme qui tenait si fidèlement sa parole, il y aurait de la cruauté à refuser une heure de cette douce causerie qu'elle lui avait déjà accordée au jardin du Roi.

Seulement, le rendez-vous, cette fois, fut au Luxembourg.

Huit jours s'écoulèrent de nouveau en correspondance ; mais, au bout de ces huit jours, Christian obtint un nouveau rendez-vous, et, cette fois, ce fut au Cours-la-Reine.

Mais, dans aucun de ces rendez-vous, Ingénue ne consentit à suivre Christian, soit dans

l'une, soit dans l'autre de ces petites maisons que monsieur le comte d'Artois avait mises à sa disposition.

Enfin, ces rendez-vous devinrent si fréquents, tout en gardant leur innocence, que Rétif commença de s'apercevoir des absences de sa fille. Il interrogea Ingénue, mais Ingénue éluda ses questions.

Rétif se douta qu'on lui faisait quelque mystère.

Père, il employa cette ruse qui réussit toujours aux maris.

Il fit semblant de sortir, un jour, à midi, en annonçant à sa fille qu'il avait affaire chez son libraire, et qu'il ne reviendrait que dans la soirée.

Puis, il s'embusqua dans un fiacre à l'entrée du faubourg Saint-Antoine.

Un instant après, il vit sortir Ingénue.

Ingénue elle-même monta dans un fiacre ; Rétif la suivit et la vit descendre derrière les invalides.

Là, un jeune homme l'attendait.

Dans ce jeune homme, Rétif de la Bretonne reconnut Christian.

Rétif revint à la maison, se promettant une belle séance de morale, et caressant d'avance dans sa pensée toutes les périodes du discours qu'il comptait adresser à sa fille.

En effet, quand la jeune femme rentra chez elle, elle y trouva son père drapé dans sa robe de chambre, et cherchant à prendre vis-à-vis d'elle, ce que l'on appelle au théâtre une pose à effet.

Alors commença le discours préparé.

Pendant une demi-heure, Rétif de la Bretonne énuméra les torts de sa fille, exalta Auger, le plaignit, lui pardonna, comprit et excusa son absence, puisque sans doute l'inconduite de sa femme lui était connue, et qu'avec le doux caractère qu'on lui savait, il avait été forcé de subir la tyrannie d'un gentilhomme.

Ingénue écouta avec sa tranquillité ordinaire ; mais, enfin, arrivée au bout de sa patience, elle prit la parole à son tour, et, sans haine, presque sans animation, comme une créature supérieure que n'avaient pu toucher de pareilles infamies, elle raconta tout, remettant Auger à sa véritable place et le barbouillant de ses véritables couleurs.

Qui fut surpris, qui fut indigné, qui se prononça, qui promit d'aller porter plainte, qui

jura de se tailler une plume et d'en assassiner Auger ?

Ce fut Rétif.

Ingénue l'arrêta. Elle connaissait une meilleure philosophie, la douce et charmante création.

Mais autant le récit d'Ingénue avait exaspéré Rétif contre Auger, autant il l'avait attaché à Christian. Homme d'imagination, Rétif avait fait à l'instant même du page un héros de roman.

— Quant à lui, s'écria Rétif après avoir déblatéré contre Auger ; quant à M. Christian, c'est autre chose : c'est un jeune homme charmant. Il faut que tu te réfugies dans le sein de ton père, et que tu demandes au vieux protecteur de ta jeunesse un appui nouveau. Aux grands maux les plus grands remèdes, ma fille ! Je ne veux pas que tu vives plus longtemps sous le même toit que cet Auger. En conséquence, je t'ordonne, moi, ton père, de le chasser de chez toi ! Entends-tu, ma fille ? tu le chasseras !

— Mais c'est fait, mon père, répondit tranquillement Ingénue.

— Ah ! c'est fait ?

— Oui.

— Bon débarras ! Seulement, ajouta Rétif en levant au plafond ses yeux paternels, seulement, je verse des larmes de sang lorsque je pense à cette jeune femme, à cette autre Andromède enchaînée sur le rocher de la vertu et de la conjugalité.

— Mais je crois que vous vous trompez encore, mon père, dit Ingénue.

— Comment, je me trompe ? fit Rétif. Ai-je déjà perdu la mémoire ? suis-je tombé en enfance ? n'ai-je pas, malheureux aveugle que je suis ! insisté pour que tu donnasses ta main à cet homme ? ne la lui as-tu pas donnée en face des autels, et cet homme n'est-il point ton époux ?

— Oui, sans doute.

— N'avons nous pas fait le diner de noces ?

— Hélas !

— Un diner à la suite duquel, moi, le père de famille représentant la mère qui n'est plus, j'ai béni ma fille selon le rite ancien ?

— Ne vous rappelez-vous donc plus ce que je vous ai dit mon père ?

— Que m'as-tu dit ? voyons ! car, en vérité, je m'embrouille, moi !

— Je vous ai dit qu'à la place de l'époux,

c'était M. le comte d'Artois qui avait été introduit dans ma chambre.

— Ah ! mon Dieu ! oui. Et en effet, l'amour de ma belle Ingénue eût été bien digne d'un prince, bien digne d'un roi ;

— Mon père, je crois que vous vous trompez encore.

— Comment, je me trompe encore ?

— Mon père, je vous ai dit et je vous répète qu'à la lueur de la veilleuse que j'avais eu soin de laisser allumée, j'avais reconnu le prince.

— Eh ! bien !

— Eh bien, que, le reconnaissant, je l'avais prié de se retirer, et que le prince, noble comme un chevalier loyal, comme un gentilhomme, avait fait sa retraite en galant homme.

— Ah ! ah ! il a fait sa retraite ?

— Oui, mon père, et je dois le dire, monsieur le comte d'Artois a été bien bon envers moi.

— Achève donc, ma pauvre enfant !

— Mais, mon père, je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit.

— Répète alors.

— Eh bien ! je vous ai conté qu'à la suite du départ de monsieur le comte d'Artois, c'était monsieur Christian, celui que vous admiriez tout à l'heure, mon père, qui est entré dans la chambre.

— Ah ! oui, s'écria Rétif, l'amant conduit par l'éternel amour, par ce petit dieu qui y voit si clair, malgré le bandeau qu'il porte sur les yeux ! ce coquin de page échappé à la mort, monsieur Christian ! ô Providence !

Ingénue répondit par une petite grimace charmante et par une série de gestes qui aboutirent à abaisser de force les deux bras que Rétif s'obstinait à tenir levés vers le ciel.

— Ainsi, s'écria Rétif avec une admiration qui n'était pas exempte de doute, ainsi, tu es toujours ma fille ? tu es toujours mon Ingénue ? ainsi vous avez persévéré tous deux dans votre courageuse résolution ? jeunes tous deux, florissants tous deux, amoureux tous deux !

— Mon père, répondit Ingénue, je vous déclare, sur la mémoire de ma mère, que je n'ai point cessé d'être votre fille et la plus honnête femme que vous connaissiez.

Rétif lut la vérité dans ces yeux d'un azur profond, limpide comme l'eau des lacs helvétiens.

— Oui, mon père, reprit Ingénue, je me suis juré, en voyant le malheur de tant de femmes, je me suis juré de ne jamais affronter ces malheurs

par quelque imprudence. Non, je ne veux pas être la maîtresse de l'homme que j'aime. J'aime et je sens que c'est pour toujours : mon âme n'est point faite pour changer de sentiment ; cet amour à présent fait ma vie ! Le jour où je briserais la chaîne que je laisse souder à l'âme de monsieur Christian, je mourrais ! Peut-être ne m'aimera-t-il plus un jour, cela est possible ; mais je me plais à l'idée que, dans ce cas-là, je mourrais de douleur. J'aime mieux cela que de mourir de honte.

Rétif ouvrit de grands yeux effarés ; il n'avait jamais entendu, même dans ses livres, les femmes parler avec cette assurance et cette sûreté de théorie.

— Oui, continua Ingénue, et vous serez de mon avis, mon père, j'en suis sûre. La condition d'une maîtresse est fautive dans la vie. Si j'étais mère, mes enfants seraient méprisés ; moi-même, je tremblerais en les embrassant ! Non, mon père, non, j'ai un orgueil qui passe encore mon amour. Jamais personne ne me méprisera en ce monde, et, pour que j'en arrive à ce résultat, il ne faut pas que la première je cesse de m'estimer.

Rétif écoutait tout cela les bras croisés ; quand Ingénue eut cessé de parler, il écoutait encore.

— Ah ! ça ! mais, dit-il tout abattu, la raison, lorsqu'elle est trop forte, devient de la déraison ! Te figures-tu, par hasard, que monsieur Christian s'accommodera longtemps de ces paradoxes ?

— Il me l'a promis, mon père, et il a fait plus, il me l'a juré !

— Mais, reprit Rétif, ce que l'on promet en amour, ce que l'on jure au moment où l'on promet, au moment où l'on jure, est une chose difficile à tenir. Donc, si c'est difficile, c'est douloureux, et, si c'est douloureux, ce ne peut être durable.

Ingénue secoua la tête.

— Il me l'a promis, il me l'a juré, répéta-t-elle ; il accomplira sa promesse, il tiendra son serment.

— Alors, c'est que tu ne l'aimes pas.

— Oh ! s'écria Ingénue, je ne l'aime pas !

Rétif, étonné de l'expression qu'Ingénue avait mise dans ses paroles, regarda profondément cette belle statue de l'angélique pureté.

— Remarque bien, mon enfant, qu'en le supposant fidèle à son serment, comme tu le supposes, il lui faudra pour t'épouser, attendre la mort de ton mari.

Or, Anger a trente ans. Il peut vivre encore cinquante ans ; vous en aurez soixante-dix chacun, et même Christian en aura soixante-quatorze : c'est l'âge de la sagesse.

— Une occasion se présentera, mon père, de faire rompre mon mariage.

— Ah ! tu crois ?

— J'en suis sûre.

— Et alors ?

— Monsieur Christian m'épousera.

— Sublimes, sublimes tous deux ! s'écria le vieillard en présence de cette étrange puissance. Que la jeunesse d'aujourd'hui est forte !... Ah ! nous vieillissons, nous autres ! Va, ma fille, va ! fais comme tu voudras.

Et il l'embrassa tendrement.

— N'importe, ajouta-t-il d'une voix émue et enjouée, accélère toujours l'occasion ; crois-moi, c'est plus sûr que tout.

— Je l'accélère, dit Ingénue.

— Comment cela ? Est-ce un secret ?

— Non, mon père. Je prie !

Le philosophe Rétif secoua la tête.

— Oh ! dit Ingénue, Dieu ne m'a jamais rien refusé.

— Tu as de la chance. A quoi attribues-tu cela ?

— A ceci : c'est que j'ai pour unique amant l'ange gardien qu'il m'a envoyé pour lui transmettre mes prières.

LVI.

OU L'ORAGE GROSSIT.

Nous avons vu, dans un des chapitres précédents, ce qu'Anger avait fait dans l'intérêt de Réveillon, et comment ses précautions avaient été prises pour sauver, le cas échéant, sous la forme on ne peut plus commode d'un sac rempli d'or la somme, à lui appartenant, qu'il avait placée dans la maison de son patron, et que celui-ci avait offert de lui restituer à son gré.

Nous avons dit aussi que le fabricant de papiers peints avait été nommé électeur. Ajoutons que cette dignité nouvelle lui avait fait beaucoup d'ennemis.

Depuis quelques semaines, Paris changeait à vue d'œil : on sortait de l'horrible hiver de 1788, au milieu duquel s'était allumée la fournaise des élections. Paris affamé, gelé, et que l'on eût cru à l'agonie, s'était cependant mis tout à coup à jeter des flammes, à gronder et à éclater

comme un volcan. Fatigués des jours d'agitation que l'on venait de traverser, les gens d'ordre et de bon sens se reposaient ; mais justement parce qu'ils se reposaient, ceux-là qui avaient intérêt au désordre commençaient leurs bouleversements souterrains.

Il faut des siècles pour amener un peuple à l'état d'ébullition ; mais, lorsqu'une fois il est arrivé à cet état, il monte sans cesse jusqu'à ce qu'il ait éteint lui-même le foyer révolutionnaire qui le fait bouillir, avec ses flots débordés.

Cette élection de Réveillon, c'est-à-dire d'un électeur modéré entre les modérés, avait exaspéré le parti contraire ; on n'entendait que vociférations contre le malheureux commerçant, ce *traître* qui avait eu l'impudence de prétendre qu'une journée d'ouvrier était largement rétribuée avec quinze sous.

Peu à peu les prolétaires se comptèrent : ils virent qu'ils étaient très nombreux, et, quand ils se furent bien assurés de leur nombre, ils passèrent de l'abnégation à la menace.

Et, comme, au bout du compte, Réveillon était la cause première de tout cela, ce fut lui qu'en grossissant, ce bruit menaçait particulièrement.

Au moment dont nous parlons, il était de sûreté, presque de nécessité que l'on publiât ses opinions, ou qu'on les affichât d'une façon quelconque.

Nous sommes loin d'affirmer que cette rage de manifestation ait jamais amené en France de bien heureux résultats ; mais, puisqu'il est démontré que le caractère français est le plus franc, le plus ouvert et le plus démonstratif des caractères, il faut bien, alors, prendre son parti des démonstrations quand elles ont lieu.

Les gens du faubourg... Ici, nous ouvrons une parenthèse, car il nous convient, à nous romancier, de protester au nom de l'histoire. L'histoire a dit : « Les gens du faubourg ; » nous répétons après elle : « Les gens du faubourg ; » mais nous ajoutons : ce n'était pas les gens du faubourg.

Beaucoup de gens, dirons-nous donc, afin d'être plus vrai, s'étaient réunis de tous les coins de Paris, pour trouver mauvais unanimement que Réveillon eût taxé à un prix si modique la journée des ouvriers ; et ce qui rendait à leurs yeux Réveillon encore plus coupable, c'est qu'ayant commencé par être ouvrier lui-même, il avait vécu et s'était enrichi du travail des ouvriers.

Or, il y avait, à cette époque, un supplice que l'on appliquait d'autant plus facilement que, jusque-là, il n'avait pas fait grand mal.

On brûlait en effigie.

Les brûleurs, qui paraissaient former une classe particulière dans la société, avaient déjà brûlé, soit particulièrement, soit ensemble, monsieur de Calonne, monsieur de Brienne, monsieur de Maupeou, monsieur de Lamoignon et même notre ami Dubois, le chevalier du guet. Ils s'occupèrent donc, l'occasion leur en étant offerte, de brûler un peu, et d'une façon réjouissante, Réveillon l'aristocrate, Réveillon le mauvais cœur, Réveillon le mauvais citoyen. Qu'il eût été bien étonné, le naïf commerçant, s'il se fût entendu donner tous ces faux titres qu'on lui prodiguait tout bas.

Du reste, ce n'était pas difficile de brûler monsieur Réveillon de la façon la plus réjouissante possible, et l'on aurait toute facilité pour cela.

Réveillon n'était point un ministre ; il n'avait pas de gardes, pas de suisses, pas de grilles avec des régiments alignés derrière.

Il habitait dans une maison, dans sa fabrique, derrière un vitrage, au fond d'une cour toujours ouverte et à peine défendue par un chien.

Il fallait voir un peu ce que ferait cet ogre de Réveillon tandis qu'on le brûlerait en effigie.

Assurément, le chevalier du guet, qui s'était si ardemment mêlé de l'affaire de messieurs de Lamoignon et de Brienne, ne se mêlerait pas de celle de monsieur Réveillon.

Qu'était-ce que monsieur Réveillon ? Saurait-on seulement à la cour ce qui se faisait chez monsieur Réveillon ?

Donc, le 27 avril, les barrières de Paris commencèrent, vers neuf heures du matin, à laisser passer cette fange écumante que tout ruisseau de la capitale vomit comme une écume, et recrée comme une matière vitale, alors que le jour des troubles civils est arrivé.

A cette foule se joignaient tous les affamés de l'hiver, montrant leurs joues pâlies et, sous leurs lèvres presque aussi pâles que leurs joues, une double rangée de dents menaçantes.

Au premier abord, toute cette masse ne parut pas avoir de plan bien arrêté, et, comme personne ne s'opposait à sa marche, sa marche fut lente et pleine d'hésitation ; ces malheureux s'arrêtaient par groupes, et, au milieu de ces grou-